

voyage qui me fait refaire en accéléré le voyage que j'ai eu tant de bonheur, l'année dernière, à accomplir dans la patience et l'étirement du temps. Aujourd'hui Seattle. Hier Portland. Demain San Francisco, Houston, Des Moines, Los Angeles. L'ubiquité, soudain, comme un cauchemar.

Coup de téléphone de l'AFP. L'article de Keillor provoque, apparemment, des réactions en chaîne. Des pour. Des contre. Des journaux pour, qui deviennent contre. Des contre, qui deviennent pour. Des journaux, oui, qui se croient tenus de publier deux critiques contradictoires. Et là, Marty Peretz, directeur de *New Republic*, le vieil hebdomadaire de la gauche intellectuelle dont on

bons fantômes de la ville. Nous parlons d'Althusser et de sa folie. De ce qui reste de Derrida et de sa déconstruction. De Bourdieu. De Deleuze. Des thèses de Foucault sur les prisons et de ce qui, hélas, les confirme dans le système carcéral américain. Nous parlons de tous les jeunes artistes que le journal défend et dont les noms, hélas, ne me disent rien. La nouvelle contre-culture américaine? Seattle sera-t-elle, à l'époque qui commence, ce que fut, à la révolution culturelle des sixties, ce San Francisco désormais glacé?

A Houston, contrairement à Chicago, les gens ont eu le temps de lire le livre. Et ils ont lu, notamment, ce que j'y dis de l'admirable

Trop habitué à la presse papier. Trop dérouté par cette nouvelle presse en ligne dont je ne comprends pas bien, par exemple, comment elle hiérarchise ses informations et ses titres

murmure, à Washington, que son refus du « fascisisme » et sa solidarité avec Israël, son soutien au concept de guerre juste et ses grandes options géopolitiques, l'auraient fait évoluer vers le côté droit, Marty Peretz donc qui, aux dernières nouvelles, a pris lui-même la plume pour, dans le prochain numéro, défendre *American Vertigo*. Pas de débat, vraiment, en Amérique?

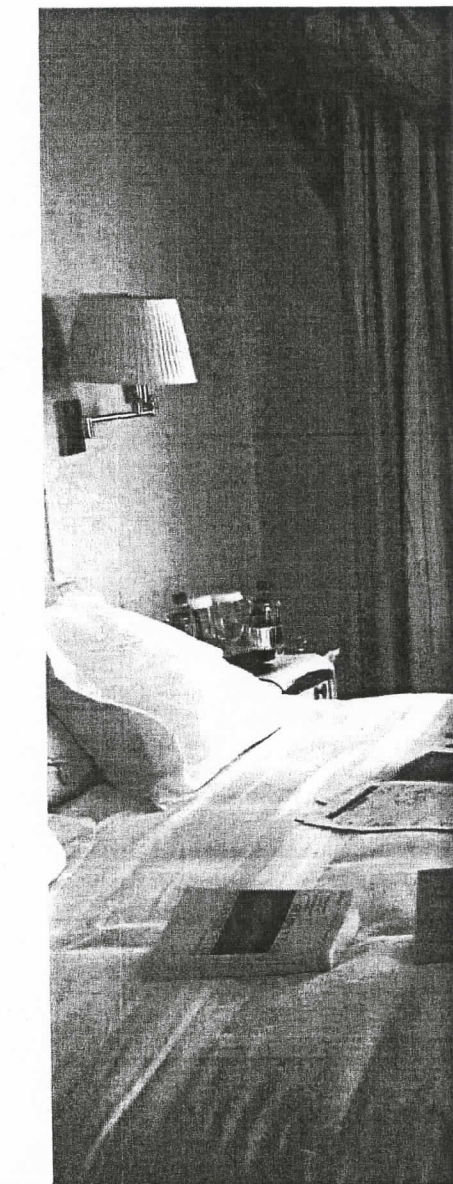
Encore une église. Mais à Berkeley, faubourg de San Francisco, face à une assemblée de gauchistes me reprochant ce que je dis, dans le livre, de MoveOn.org, cette organisation ultradémocrate née au moment de l'affaire Lewinsky sur des bases qui, selon moi, ne rompaient guère avec le puritanisme de l'idéologie républicaine. Du débat qui s'ensuit, rien ne ressort vraiment qui infirme mon hypothèse. Oui, dit en quelque sorte la salle, les procureurs anti-Clinton étaient des chasseurs de sorcières. Mais non, Clinton n'était pas innocent pour autant et aucun droit au secret n'explique ni n'excuse la faute, le crime, le péché qu'il a commis.

The Stranger, le journal underground de Seattle qui tire à près de cent mille exemplaires et que l'on trouve dans les lieux branchés de First Avenue, du Waterfront et de Redmond. Nous parlons, plus que du livre, de Kerouac et de Ginsberg, les

réflexe de solidarité qui les a fait accueillir, après Katrina, les survivants de La Nouvelle-Orléans. Coup de chance. Car m'évite les huées qu'aurait pu me valoir, sinon, ce que je dis, par ailleurs, de la présence de reliques nazies à la « foire aux armes » de Fort Worth ou de ces parties de chasse à la caille qui ne sont ni le meilleur ni le moins périlleux – n'est-ce pas monsieur le vice-président? – de la vieille culture sudiste...

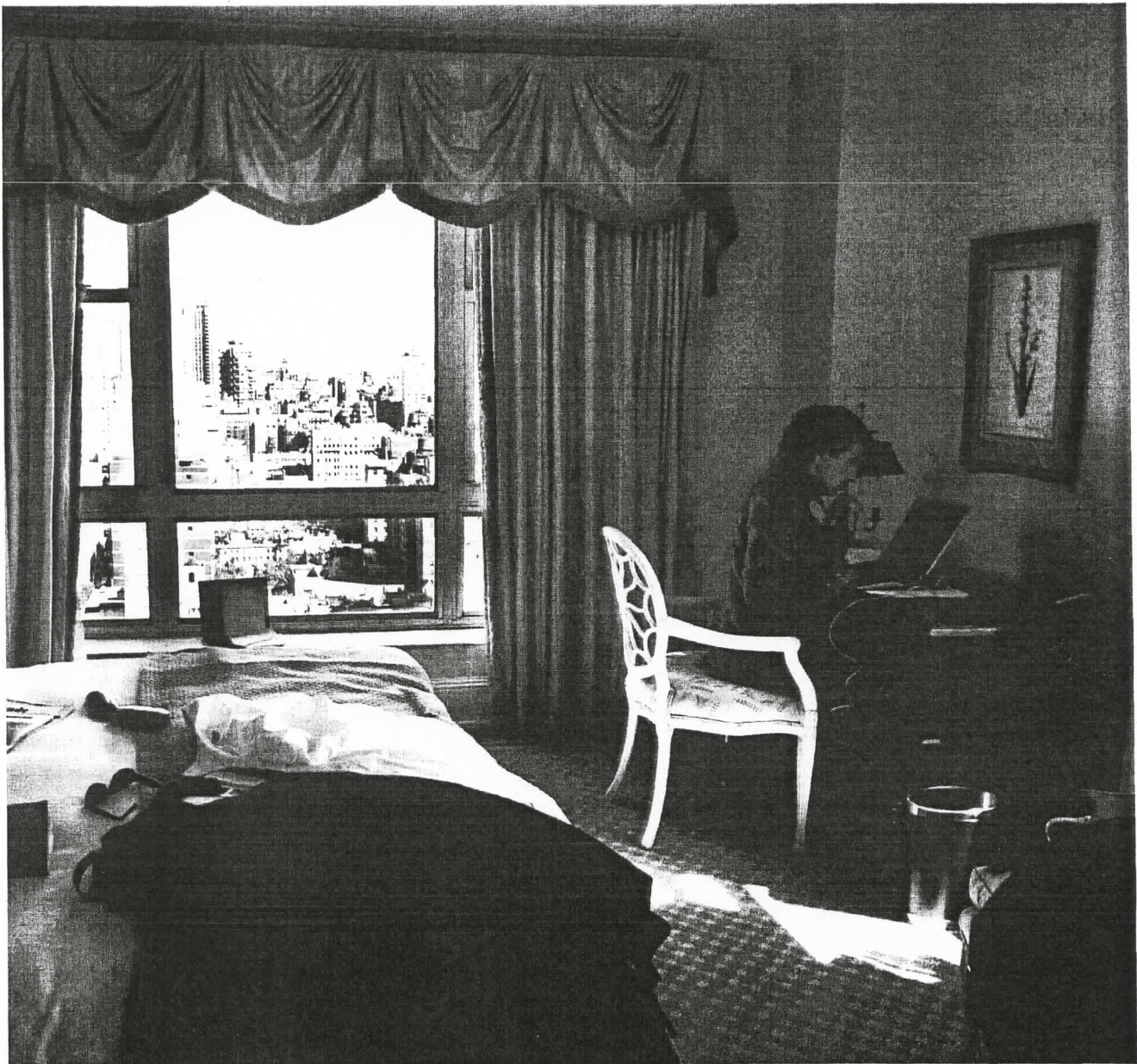
Un autre effet de l'immensité du pays : quand, comme ici, à Miami, un livre est *sold out* et quand, de surcroît, comme aujourd'hui, les aéroports et gares de la Côte est sont bloqués par la tempête et la neige, il faut huit jours, quand ce n'est pas quinze, pour réapprovisionner les librairies; et, en attendant, le patron des achats des Barnes and Noble de la ville en est réduit au système D – un distributeur de Portland qui dépanne de quelques exemplaires; le Canada qui peut en livrer quelques autres; Amazon; un grossiste de Kansas City; l'appareil commercial supposé le plus performant du monde tout à coup paralysé et condamné à bricoler...

Signer ses livres en blanc. Je veux dire : après la conférence, après le jeu des « Q/A », c'est-à-dire des questions-réponses, après la signature personnalisée pour les lecteurs à



qui vous le dédicacez face à face, signer des dizaines et des dizaines de livres sans nom, juste mon nom, parfois même pas, juste un gribouillis tant il faut aller vite et débiter de la signature. L'étape suivante, c'est la signature automatique. Le cachet, comme pour une société. Mais oui! Il paraît que l'on y est déjà... Il paraît qu'il y a des auteurs qui, déjà, ne se déplacent qu'avec leur tampon...

Hitchens. C'est au tour de Christopher Hitchens [écrivain et journaliste, notamment pour *Vanity Fair* et *Atlantic Monthly*] d'entrer dans la polémique et de s'en prendre, avec son insolence et sa véhémence coutu-



mières, à l'article du *New York Times*. Trois raisons pour que cela fasse du bruit et s'entende. Il est, depuis son film sur les crimes de guerre de Kissinger au Vietnam, l'un des rares *public intellectuals* d'Amérique. Il a eu, au moment de son ralliement à la ligne néo-conservatrice sur l'Irak, une saison antifranaçaise qui rend d'autant plus remarquable sa charge contre la francophobie de Keillor. Et puis surtout, l'article paraît dans *Slate*, ce journal sur Internet dont l'influence, me dit-on, commencerait de faire jeu égal avec celle des grands journaux. Je parle au conditionnel. Car c'est la partie de l'histoire dont j'ai le plus de mal, je l'avoue, à me

convaincre. Trop habitué à la presse papier. Trop dérouté par cette nouvelle presse dont je ne comprends pas bien, par exemple, comment elle hiérarchise ses informations et ses titres. Je m'aperçois, maintenant que j'y pense, que je n'ai cessé, depuis un mois, de rencontrer des gens qui me parlaient de tel article paru dans le *LA Times*, ou de tel autre dans le *Boston Globe*, mais qui ne l'avaient lu que dans sa version électronique – comme si les vrais journaux n'étaient plus que le référent, l'étalon-or, l'encaisse, de cette prodigieuse inflation de non-papier que devient la presse de demain.

Finir cette tournée à Philadelphie, berceau de la démocratie américaine et l'un des derniers chapitres, au demeurant, d'*American Vertigo*. Répéter là ce que j'ai dit partout, à savoir que l'Amérique a l'une des administrations les plus navrantes de son histoire mais que l'esprit, les principes, les ressorts de sa démocratie sont infiniment plus vivants, plus sains, qu'il n'y paraît. Et m'apercevoir que ce témoignage d'espérance, cette critique de ce qui est et cette foi en ce qui sera, il n'était pas dénué de sens qu'ils viennent d'un Français: moi ou un autre, peu importe – l'essentiel était dans ce lien très ancien, brisé, et qu'il faut renouer. ■

Chambre avec vue.
BHL au Carlyle Hotel,
New York, août 2005.